

Pierre VALLIN

*Lettres à Miled,
un ami tunisien*

Pierre VALLIN

Lettres à Miled,

un ami tunisien

© Pierre VALLIN, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-7324-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

En t'adressant cette lettre, Miled, je t'invite à faire avec moi une plongée dans l'histoire. Te souviens-tu de notre première rencontre ? C'était à la rentrée de 1951 si je ne me trompe. Par quel hasard, au lycée Carnot de Tunis, étions-nous arrivés dans cette classe de 4^e4 où en fin de compte nous avions peu de chances de nous trouver. Bien que pour des raisons différentes, ni toi ni moi n'étions en avance dans nos études. Amis ? Pas au sens ordinaire de ce mot. Et, l'aurions-nous souhaité, une quelconque amitié eût-elle été possible ? Camarades, camarades de classe, conviendrait mieux, marqué de cette réserve qui protège des excès. Ben Miled. Vallin. Au lycée la mode n'était pas à l'usage des prénoms. Saurais-tu dire le mien ? Pas plus sans doute que je ne me souviens du tien. Camarades donc. Et comment aller plus loin dans le contexte du Protectorat que « mon pays » imposait au tien. Français. Tunisien. Réunis et séparés sur cette terre où nous sommes nés ; et où, en dépit d'une estime réciproque, nous cédions quelquefois à l'animosité. Celle-ci, assez vite, a fait place à la curiosité. Ben Miled. Vallin. Par quels détours nous trouvions-nous ici, assis sur le même banc ?

Suite à la séparation de mes parents, j'étais venu habiter à Tunis avec ma mère. Au lycée, je découvrais un univers cosmopolite bien différent de celui de ma campagne. Aux Arabes et aux Français qui formaient là-bas mon environnement, s'ajoutaient ici dans des proportions variées des Siciliens et des Maltais, originaires des îles voisines, des descendants d'Andalous musulmans, jadis chassés d'Espagne, ou d'anciens occupants ottomans de la Régence de Tunis, parfois d'exilés grecs ou d'émigrés russes blancs. Dans notre classe, comme toutes celles du lycée Carnot, les juifs formaient la composante la plus nombreuse, la plus active, la plus brillante. Et sans doute face à eux notre médiocrité assumée créait-elle un lien de solidarité. À notre époque il n'était pas de bon goût de parler de « juifs ». Ce nom faisant plutôt figure d'injure, on lui préférait celui d'Israélites. Nous étions les habitants d'une nouvelle tour de Babel où les nationalités se brouillaient. Les Français eux-mêmes se divisaient en pieds noirs, corses, métropolitains et autres communautés originaires de telle ou telle province. Les Arabes, normalement Tunisiens, étaient aussi Algériens ou Marocains. Les Maltais étaient sujets britanniques ou naturalisés français comme

pouvaient l'être aussi Italiens et Espagnols. Tunisiens d'origine, des juifs arabophones côtoyaient les juifs italiens de Livourne. Tout Israélite pouvait obtenir de droit la nationalité française mais beaucoup avaient conservé celle de leurs ancêtres. Ces lignes de clivage traversaient les communautés, les familles, parfois même les fratries et aucun de nous n'aurait eu l'idée de revendiquer une quelconque identité ; celle-ci demeurait du domaine du non-dit. Entre nous l'école formait le lien unificateur, son rôle n'était pas d'exalter les différences mais de les gommer. À Tunis il ne manquait pas d'institutions confessionnelles où les membres de chaque communauté pouvaient rester « entre eux ». Aller au lycée marquait un autre choix, celui d'une éducation qui ne séparait pas mais rassemblait. Ce que nous trouvions à l'école n'était pas une égalité impossible ici à concevoir mais une véritable fraternité. L'air de la cour paraissait plus léger que celui que nous respirions partout ailleurs. Parmi les élèves du lycée, rares étaient ceux qui comme moi pouvaient se dire « Français d'origine ». Dans chaque classe nous aurions pu nous compter sur les doigts d'une main. Fils de « colon », terme générique qui désignait alors l'agriculteur, j'y faisais doublement figure d'oiseau rare. La plupart de mes semblables fréquentaient l'école privée et je ne saurais dire pour quelle raison j'avais été inscrit au lycée. Dans ce lieu où normalement je n'aurais jamais dû me trouver, je représentais l'espèce honnie du colonisateur. Au sein de l'école républicaine, ma présence en quelque sorte dénotait ; j'y éprouvais le sentiment d'être reçu comme une sorte d'invité dont tout le monde se serait bien passé. Tel professeur fraîchement arrivé de métropole ne cachait pas son antipathie pour moi et le professeur d'arabe, de nationalité tunisienne, ne m'épargnait pas les remarques acerbes ; me faisant injustement payer d'avoir choisi l'arabe comme seconde langue, choix incongru à ses yeux. Ces vexations, pourtant, ne franchissaient jamais les limites du supportable, domaine qui, c'est vrai, se trouvait alors doté d'une grande élasticité. Elles s'inscrivaient en somme dans le cadre d'un racisme ordinaire que les murs épais du lycée ne parvenaient pas toujours à arrêter.

Mais à ta manière, Miled, ne faisais-tu pas aussi figure de transfuge ? Au lycée Carnot, les Tunisiens musulmans formaient une minorité encore moins nombreuse que celle des « Français ». Il est vrai que l'instruction que l'on y dispensait ne différait guère de celle que tu aurais reçue au Collège Sadiki, établissement bilingue fondé sur le modèle français bien avant le Protectorat. Ne pourrait-on dire qu'avec le Collège Sadiki, la France était déjà présente dans ton

pays avant d'y installer sa domination politique ? Cette France-ci ouvrant peut-être la voie à cette France-là. Voulant doter son pays de cadres aptes à affronter la modernité, le ministre Kheireddine avait proposé à la jeunesse tunisienne cette alternative à l'enseignement traditionnel qu'elle recevait à la mosquée de la Zitouna. Dans le nouveau collège les cours de langue française doublaient ostensiblement ceux d'arabe, duo que venait à peine troubler l'introduction du turc et de l'italien. Dans ce collège étaient également enseignées les mathématiques et autres sciences « utiles aux musulmans tout en n'étant pas contraires à leur foi ». Sans oublier bien sûr l'enseignement du Coran. Alors ? Avec le choix du lycée Carnot tes parents avaient-ils fait pour toi celui d'une certaine laïcité dont, la côtoyant, ils se trouvaient à même de mesurer les avantages ; choix de l'ouverture vers un monde où, pensaient-ils, leurs enfants pourraient mieux s'épanouir. Cette option ne pouvait être soupçonnée d'une quelconque volonté de « collaborer » ; sous le Protectorat, et sa répartition particulière des tâches, c'eût été un mauvais calcul. Plus tard, d'ailleurs, la plupart des nouveaux dirigeants tunisiens n'étaient-ils pas issus du Collège Sadiki ; confrérie dont, peut-être, ton choix t'a exclu ? Quoi qu'il en soit, Miled, je n'observais pas sans dépit la sympathie que la plupart de nos professeurs te témoignaient. Il est vrai que sans prétendre à l'excellence de nos camarades juifs, tes résultats se situaient un cran au-dessus des miens. À l'exception de la composition de français que je considérais comme ma chasse gardée. Il en allait en quelque sorte de mon honneur.

Quand, à l'heure de la remise des copies, la tienne passait entre mes mains, je remarquais à chaque fois la qualité de ton travail. Si, pour des raisons que j'ignorais, tes résultats n'étaient pas à la mesure de tes efforts, on ne pouvait douter qu'il en serait bientôt ainsi. Pourquoi les miens n'étaient-ils pas meilleurs ? Je ne pensais pas que ce soit par manque de moyens. Disons qu'en cette période de ma vie, je n'avais pas le cœur à l'ouvrage. L'un après l'autre mes frères et sœur plus âgés que moi avaient quitté la maison familiale et, jugeant leur devoir largement accompli, mes parents n'avaient rien eu de plus pressé que de se séparer. Pour eux désormais je constituais une sorte de post-scriptum dont on pouvait penser qu'ils se seraient volontiers passés. Pour mon père, la question avait été radicalement réglée et à compter de ce moment les occasions de nous rencontrer étaient devenues très rares. Ma mère ne pouvait aussi facilement renoncer à son rôle de mère. Mais à ses côtés j'éprouvais parfois le sentiment de faire obstacle à la vie libérée à laquelle elle aspirait. En

fin de compte, en cette période troublée, les livres de ma petite bibliothèque restaient les seuls éléments familiers sur lesquels je savais pouvoir compter. L'espace béant qui s'était ouvert dans mon existence, eux seuls se montraient capables de le combler. De mon immeuble, je n'avais qu'à traverser la rue pour me trouver devant une librairie à la devanture minuscule. Apparence trompeuse qui ne m'avait pas longtemps abusé. Une fois franchi son seuil, puis l'accueil grognon d'un libraire dérangé dans sa lecture, le labyrinthe des rayonnages m'offrait des alignements de livres à donner le vertige. Quelle singulière intuition me poussait alors vers l'un ou l'autre d'entre eux ? Quelle alchimie secrète donnait naissance à l'amalgame qui se réalisait entre lui et moi par la lecture de quelques lignes. Après ce qu'il fallait bien appeler un coup de foudre, je devais économiser la somme qui me rendait propriétaire de l'objet de ma convoitise. Beaucoup de ces livres ont continué de me suivre de déménagement en déménagement et, t'écrivant cette lettre, je perçois dans mon dos la présence amicale de quelques-uns d'entre eux. Réalisant au même moment que s'ils sont là ce n'est pas en fonction de quelque classement arbitraire mais parce que je les ai inconsciemment placés au plus près de moi.

Sur chacun de ces livres est inscrite la date de son acquisition et au-delà de l'éclectisme dont ils témoignent, ils révèlent l'étonnante précocité du jeune lecteur que j'étais. Si comme les garçons de mon âge je continuais à lire, en boucle parfois, mes romans préférés de Jules Verne, de London, de Féval, de Loti, Dickens, Stevenson, la fréquentation assidue de la librairie m'avait ouvert d'autres horizons. J'avais lu et relu les quinze cents pages des *Misérables*, reçu pour mon quatorzième anniversaire, mais, du même Victor Hugo, je préférais la bouleversante histoire de *L'Homme qui rit*. Ange Pitou m'avait fait oublier tous les autres romans de Dumas et, chez Balzac, *Le Lys dans la Vallée* avait bien vite suivi *Le Père Goriot* et *Eugénie Grandet*. Ouvrant quelques-uns de ces livres avec la considération que je leur dois, je découvre qu'avec *Crime et Châtiment*, Dostoïevski était entré dans ma bibliothèque cette même année de mes quatorze ans où toi et moi occupions les bancs de la 4^e. *Crime et Châtiment* ! Sa lecture m'avait plongé dans une fièvre ardente que l'évocation de son titre suffit à faire renaître et que jamais depuis aucun livre ne m'a fait éprouver. Comprends-tu alors cher Miled ma facilité en composition française ? Comprends-tu la rêverie qui s'emparait de moi au milieu de tel cours qui ne tenait pas ses promesses ? Imagines-tu les univers immenses qui, s'ouvrant à moi, rendaient singulièrement étriqué le contenu des leçons ? Plus encore que tu le faisais, nos camarades juifs

me regardaient avec stupeur. Comment, se demandaient-ils, peut-on gâcher un tel talent avec autant d'acharnement ? Pouvais-je leur dire qu'entre eux et moi ce qui faisait la différence c'était précisément la présence ou l'absence d'une mère juive...

À la porte du lycée, les mères juives se distinguaient par leur pugnacité. Dès l'ouverture du portail, avec une impatience qui nous surprenait, elles se précipitaient sur leurs rejetons pour s'enquérir de leurs notes. Elles affichaient sans décence leur satisfaction ou bien se répandaient en lamentations. À la porte du petit lycée, nos jeunes camarades subissaient les sanctions immédiates de mères juives qui se servaient de leurs savates pour les frapper. Devant le grand lycée, l'âge des élèves aidant, ces punitions humiliantes leur étaient épargnées mais on lisait sur les visages qu'ils ne perdaient rien pour attendre. Qu'en était-il de ces règlements de compte différés ? Aucune indiscretion ne nous permettait d'en juger. Toi et moi, Miled, échappions bienheureusement à ces dangers. Aurions-nous dû le regretter ? Nul doute que sous la férule de telles mères nos résultats se fussent améliorés. Si ma mère brillait par son absence, la tienne lorsqu'elle venait t'attendre m'impressionnait par sa discrétion. Était-ce dû au haïk blanc qui servait de voile aux musulmanes de Tunis ? Sous ce voile je la devinais extraordinairement jeune et lorsqu'elle t'adressait la parole, une voix aux inflexions harmonieuses franchissait le pan de tissu qu'elle retenait d'une main devant son visage. Pouvais-tu lire dans mon regard l'étonnement toujours renouvelé que produisait ta mère voilée ? Dans ma campagne aucune des femmes qu'à Tunis vous appeliez, non sans mépris, bédouines, ne portait jamais le voile. Longtemps j'avais cru que les citadines s'en revêtaient pour se soustraire aux regards indiscrets. Mis à part son aura de mystère, l'usage répandu du voile conférait aux rues de la ville un aspect monotone et triste. Les vêtements colorés des bédouines étaient assurément plus gais. Je ne sais dans quelles circonstances j'avais appris que le port du voile répondait à une exigence religieuse, une bonne musulmane ne pouvait se montrer à visage découvert sans offenser les principes rigoureux de l'islam. Devais-je alors imaginer l'existence de deux islams, celui des villes et celui des champs ? Les étoffes colorées qui formaient le seul vêtement des femmes de ma campagne, tenues par quelques fibules d'argent, laissaient entrevoir de larges parts de leur nudité. Aucun musulman de la campagne ne semblait s'en offusquer. À Tunis désormais le regard que je portais sur la femme voilée se trouvait radicalement changé. Sous son voile je cherchais ses yeux comme ceux d'une prisonnière dans l'ombre d'un

soupirail, victime d'une insupportable violence. Mais comment distinguer celles qui souhaitaient le porter de celles qui le subissaient ? Et comment aurais-je pu te demander, Miled, dans laquelle de ces catégories se rangeait ta mère. Le pas que tes parents t'avaient fait franchir, pourquoi ta jeune mère n'était-elle pas à même de le faire. Puis-je aujourd'hui t'avouer que l'obstacle principal au développement de notre amitié fut sans doute le voile de ta mère. Symbole malencontreux d'un univers où je n'imaginais pas pouvoir m'introduire. Mais d'une certaine manière n'était-ce pas la fonction du voile dont elle se couvrait ?

Je dois maintenant te raconter, Miled, qu'à l'époque où nous nous côtoyions la lecture n'était pas ma seule passion. En dehors des heures de classe et de la perte de temps qu'elles représentaient pour moi à ce stade de ma scolarité, le restant de mes journées se répartissait de façon plus ou moins équitable entre lecture et Meccano ; leçons et devoirs se partageant pour leur part le reliquat de cet emploi du temps quand d'aventure il en avait. J'imagine l'étonnement que la découverte de ma passion aurait produit chez toi, Tunisien de milieu bourgeois pour qui tout travail manuel était une déchéance. Cet attrait, d'ailleurs, nos camarades juifs auraient-ils pu mieux que toi en comprendre l'intérêt ? Mon amour du Meccano restait donc secret, perdu dans cette part de ma vie que j'avais renoncé à révéler. Comment, citadins accomplis, m'auriez-vous suivi dans le monde où je me mouvais ? C'était pourtant dans ce monde que ma passion était née.

Dans les mois qui avaient suivi la guerre, ma première rentrée scolaire avait eu lieu avec un an de retard dans l'école de mon village. Chaque jour, après l'école, une voiture à cheval me ramenait à la ferme où, mon goûter à peine expédié, je courais vers l'atelier. Bou Aziz régnait dans ce royaume où il entretenait les matériels agricoles. À mon arrivée ses yeux bleus pétillaient de malice et sur ses lèvres se formait un sourire léger. La manifestation de nos sentiments n'allait pas au-delà. Pour toute salutation il demandait : « Qu'as-tu appris à l'école aujourd'hui, fils ? ». Ce nom affectueux que lui seul me donnait me touchait au plus profond. Emotion que je me gardais bien de faire voir. D'un casier à boulons, Bou Aziz tirait un cahier à la couverture maculée de graisse. Sur son oreille était toujours posé ce que dans son langage imagé il appelait « un bout de crayon ». C'était un crayon à encre usé aux trois quarts qu'il utilisait pour marquer les numéros des pièces à mesure qu'il les démontait. D'une grosse écriture maladroite il traçait les chiffres qu'il avait appris à écrire dans ce but. « Tu vois comme les Arabes sont bêtes, fils », disait-il sans lever les yeux. Nous

riions ensemble de cette provocation. Ouvrant son cahier à la page, il me tendait le bout de crayon. J'écrivais pour lui les mots du jour que j'épelais à mesure en détachant bien les syllabes. Rarement il m'arrêtait pour une explication, c'était tout. Le lendemain il savait tout, il était le plus doué des élèves.

Dans l'atelier, Bou Aziz démontait, astiquait, rectifiait, remontait. Je ne perdais aucun de ses gestes. Parfois il me lançait : « Là, je crois que mes doigts sont trop gros... ». C'était sa manière de me mettre à contribution. J'étais le fils du patron, le cambouis n'était pas mon domaine, il ne pouvait m'en dire davantage. Je volais à son secours, reproduisant de mon mieux ses gestes. Pour tout commentaire, lui disait : « C'est bien... ». Chaque pièce avait une fonction qui se déduisait de sa forme et de sa position. Parfois, le front plissé, Bou Aziz s'immobilisait. Je retenais mon souffle. La tension montait. Je guettais l'éclat qui traversait son regard avant que ses mains ne reprennent leur mouvement. Des heures durant je l'observais. Jusqu'à m'en faire tourner la tête. Parfois, confus, je demandais : « Pourquoi fais-tu ça ? ». Lui sans lever les yeux émettait un grognement que je traduais : « Si tu es un garçon intelligent, tais-toi et regarde ». Ses doigts se mouvaient, ses gestes s'enchaînaient, je comprenais... Bou Aziz avait appris la mécanique sur le tas auprès de mécaniciens italiens que mon père faisait venir de Tunis pour dépanner une machine. Très vite il s'était montré capable de démonter, de remonter et de faire fonctionner n'importe laquelle des mécaniques de la ferme. Pour les amis de mon père, Bou Aziz constituait une énigme. À court d'explications certains disaient : « C'est un don ». Ils auraient pu dire « C'est un sortilège ». Absorbé par son travail, Bou Aziz ne leur prêtait aucune attention. Pourtant, dès leur départ, il répétait leurs réflexions creuses, contrefaisait leurs mines intriguées, imitait leurs airs importants. Il avait tout vu, tout enregistré. Nous riions d'eux sans méchanceté. Son ironie mettait au jour leurs travers touchants. Parfois, il devenait plus mordant. Le conformisme, la vanité, la petitesse étaient les cibles de ses flèches.

À Tunis, le tapis de ma chambre formait, en réduction, une réplique de l'atelier. Installé en son centre j'avais à portée de mains les pièces de meccano rangées autour de moi dans un ordre parfait, celui même que Bou Aziz maintenait dans l'atelier et sans lequel, affirmait-il, aucun travail ne pouvait être mené à bien. Mon regard passait en revue des paquets de cornières, de barres, de longrines de longueurs variées, des empilements de plaques rectangulaires ou carrées ; des embases, des équerres, des U, des goussets se prêtaient aux